

Colloque “Moyen-Orient : entre révoltes et insécurité”

Les lignes de fracture au Moyen-Orient

Le Moyen-Orient est-il en train de redéfinir malgré lui les équilibres géostratégiques à la faveur des conflits armés qui y perdurent ? Des experts universitaires se sont penchés sur la question à l'occasion d'un colloque “Moyen-Orient : entre révoltes et insécurité” organisé, lundi, par la chaire Raoul-Dandurand de l'Université du Québec à Montréal (Uqam), en collaboration avec Sciences po de Grenoble. Le politologue algérien Miloud Chennoufi, professeur au collège des Forces armées canadiennes, a développé lors de son intervention une analyse sur la poudrière du Moyen-Orient dans une perspective postcoloniale et critique.

M. Chennoufi a sérié les lignes de fracture qui génèrent la violence politique comme mode de régulation des équilibres des forces dans la région. Cette domination repose sur une alliance triangulaire regroupant les États-Unis, l'Arabie saoudite et Israël. Dans cette équation, les pays dominés présentent un certain nombre de caractéristiques communes qui recoupent les lignes de fracture. Ainsi, les pays en prise avec la violence sont les porteurs de la cause palestinienne. Et dans cette optique, l'on remarquera la dichotomie entre les monarchies et les Républiques arabes. La guerre en Syrie incarne justement cette ligne de fracture idéologique, observe le conférencier. Celui-ci considère l'opposition sunnite-chiite comme élément déstabilisateur dans la géopolitique régionale. À ce propos, le rôle joué par les deux puissances régionales, l'Arabie saoudite et l'Iran, participe de cette volonté de remettre au goût du jour les irrédentismes identitaires et religieux dans une optique de domination.

“Autre ligne de fracture : l'ambition de la Turquie et de l'Iran, héritiers d'empires historiques qui ont dominé la région”, ajoute-t-il. “La propagation de l'intégrisme religieux a un effet affaiblissant sur les Républiques”, note encore Chennoufi pour qui l'instrumentalisation de l'islamisme politique par l'Occident a eu des effets catastrophiques sur les pays de la région, étayant son propos en citant l'exemple de la Syrie et de la Libye. Pierre Pahlavi, professeur à la même université, a expliqué comment l'Iran a consolidé ses positions dans la région. Pour preuve, M. Pahlavi relève la prudence des protagonistes occidentaux qui appréhendent des conséquences catastrophiques en cas d'exaspération du conflit moyen-oriental. “Israël a aussi tout à perdre dans le cas d'un embrasement de la région”, fera-t-il remarquer. Pour sa part, Jean Marcou, professeur à Sciences po Grenoble, spécialiste de la Turquie, est revenu sur la stratégie d'Ankara qui a mis plusieurs fers au feu. “Il faut noter la restauration de l'influence turque en Syrie avec l'intervention militaire et le rapprochement avec la Russie dans une logique eurasiatique”, a-t-il fait savoir. L'universitaire américain Paul E. Lenze a abordé, lui, le rôle de Washington dans la perpétuation des conflits dans la région. Yann Breault, chargé de cours en sciences politiques à l'Uqam, a mis en lumière la stratégie de la Russie devenue pratiquement le principal acteur dans le théâtre syrien. Enfin, Sami Aoun, directeur de l'Observatoire sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord de la chaire Raoul-Dandurand, s'est intéressé au cas yéménite, où l'Iran et l'Arabie saoudite s'adonnent à une guerre par procuration, avec en toile de fond des enjeux pétroliers. D'autres intervenants ont abordé les mobilisations sociales en cours au Moyen-Orient.